11.

LETTRE

D'UN MARCHAND

D'AMSTERDAM,

A UN DÉPUTÉ AUX ÉTATS GÉNÉRAUX DES

PROVINCES-UNIES

DES

PAYS-BAS.

LETTRE

D'un Marchand d'Amſterdam, à un Député aux Etats-Généraux des Provinces-Unies des Pays-Bas.

MONSIEUR!

Le croirai je? eſt-ce pour vous moquer de moi? vous me demandez mon avis ſur les affaires préſentes, & particulierement ſur les propoſitions de M. l'Ambaſſadeur de France. Ne dois-je point m'écrier avec l'ami du Poëte Santeuil, *ſtupete gentes?* Quoi! un Miniſtre, un Député aux Etats, un Membre du Souverain recherche les idées d'un pauvre marchand qui ne ſe connoit tout au plus qu'en teinture; d'un bourgeois de ſi peu de conſéquence qu'il n'aura même jamais l'honneur d'être agent de la maiſon des Orphelins? N'avez-vous pas, vous autres Noſſeigneurs les Miniſtres, la politique infuſe? N'étes-vous pas les peres du peuple? Ne ſavez-vous pas toujours lui perſuader que vous operez pour le mieux?

Je ne lis point d'autres livres que les gazettes, & je ne puis vous rien dire de plus que ce qu'elles contiennent. J'ai lû les très-humbles requêtes de notre bonne, de notre raiſonnable, de notre très-libre ville d'Amſterdam; les proteſtations qu'elle vient de faire contre votre arrêté; les très beaux diſcours de S. E. M. le Duc de la Vauguyon, & je ne crois pas qu'il y aît rien à dire après tout cela: cependant vous m'ordonnez de parler, je vais le faire: mais je vous prie de me conſerver votre pratique, & de m'excuſer

s'il méchappe quelque chofe qui puiffe vous déplaire.

J'ai entendu dire, Monfieur, à feu mon pere, fort honnête homme & bon patriote (que Dieu veuille avoir fon ame!) que le Roi Henri IV. reconnut notre indépendance; qu'il accorda de fuperbes privileges à notre très-illuftre Univerfité de Leyde: que Louïs XIII. nous enorgueillit en décorant du tître d'Alteffe un Prince qui nous etoit cher & par lui-même & par fes Ayeux: que Louïs XIV. de qui, s'il m'en fouvient, vous me difiez un jour que nous avions à nous plaindre, mit nos Ambaffadeurs au niveau de ceux des Rois: que Louïs XV. accéda à notre qualification de *Hauts & Puiffants Seigneurs*. Mais feu mon pere ajoutoit auffi, que la Reine Elizabeth au-contraire ne chercha qu'à nous faire rentrer fous une fervitude, dont à peine nous fécouions le joug: que Charles I. humilia notre pavillon, troubla notre commerce fur les côtes d'Angleterre, d'Ecoffe & d'Irlande: que Cromwel nous attaqua contre toute efpèce de droit, porta les plus rudes coups à notre commerce, nous fit figner une paix honteufe, & d'autant plus honteufe qu'elle nous réduifit, à l'ingratitude envers le Defcendant du Reftaurateur de notre liberté: que Charles II. nous balotta tous le tems qu'il vécut: que notre bon Guillaume III. (Dieu lui faffe paix & mifericorde!) ne nous fut guéres plus affectionné quand il fut naturalifé fur le trône d'Angleterre; qu'il fe prit à rire au nez de nos Ambaffadeurs, qui lui demandoient la revocation de l'acte de 1651. exigé par Cromwel; acte fi ruineux pour notre commerce, que de fept-millions 300,000. florins que nous lui avions prêtés pour fon expédi-

tion

tion en Angleterre, nous avons eu bien du mal à nous faire payer en trois années de tems *la* somme de 600,000. livres Sterlings; qu'il souffrit que nos braves Amiraux votassent au conseil de guerre sur les flottes unies, après le plus mince Capitaine Anglois; que la Reine Anne, pour soigner ses intérêts privés, nous abandonna à la merci des armes victorieuses des François, dans la guerre de la succession d'Espagne, contre la foi de tous les traités faits avec nous; & qu'elle nous eut furieusement gourmandé si nous avions pensé à en faire autant; que les trois Georges enfin ne nous ont point gardé & ne nous gardent point encore plus de fidelité. M. Cérisier, qui me fait l'honneur de se fournir chez moi, m'a lû l'autre jour dans la boutique des Observations impartiales qu'il a faites à ce sujet. C'est bien la chose la mieux pensée ..... oh! il faut voir comme toute notre histoire y est narrée de fil en aiguille ..., mais lui, c'est un garçon profond, & moi, je ne suis qu'un chetif mercier.

Dans les affaires, & surtout dans les affaires d'Etat je crois qu'il ne s'agit ni de reconnoissance, ni d'animadversion: or oublions tout le bien que la France nous a fait, &, soit dit sans rancune, tout le mal que nous avons reçu de l'Angleterre. Considerons nos intérêts presents sans passion, sans partialité, & agissons comme nous le conseillent la gloire & notre sureté. Je ne suis que marchand; mais encore je sais que je suis Membre du Souverain, & plus d'une fois je m'en suis rengorgé.

Je me dis, dans ma petite philosophie, qu'un Etat dont le sol ne fournit point assez aux besoins des habitans, dont l'entretien absorbe les revenus,

n'a que deux moyens de ſubſiſter, la guerre ou le commerce. Les Hollandois ont préféré le dernier moyen, & leur but doit être de le ſoutenir.

Puisque le commerce eſt la pierre fondamentale de la République, ſon intérêt doit être etroitement lié à l'honneur du Souverain. Le Souverain peut bien oublier quelquefois un agiot mercantile; mais l'agiot mercantile ne doit jamais perdre de vue le Souverain ; ou la majeſté eſt dégradée & la ſouveraineté panche vers ſa ruïne.

Le commerce eſt auſſi le nerf de la Monarchie Britannique; mais la majeſté du Souverain y protége le négociant, & ſon commerce florira longtems.

La foibleſſe enhardit l'aggreſſeur; plus elle accorde, plus il exige, & bientôt il lui met généreuſement le genou ſur la gorge.

Mais je dois céder à la force, me dit celui qui ſe croit foible; & plus adroit, ſi je ſuis moins fort, je ſaurai tirer des avantages de ma foibleſſe. Je mollis devant l'Anglois, *patientie*; je lui laiſſe patiemment enfreindre les Traités les plus ſaints, *patientie ;* il s'eſt approprié mes marchandiſes, *patientie ;* il a volé, pillé mes navires, *patientie;* il a egorgé mes capitaines, *patientie* ; mais il m'a rendu mes vaiſſeaux, tels quels n'importe ; je continuerai, comme je pourrai, d'uſer frauduleuſement du droit qui m'étoit acquis avec ſolemnité, & je l'attraperai bien.

Quoi! C'eſt ainſi que parlent les vainqueurs de Falſton, des Dunes, de Chattam! N'avons-nous donc plus de Tromp, de de Ruiter, de Galen, de Waſſenaar? je vois encore un noble rejetton de ce dernier Amiral; un Van der Gon, un Hoeuft, un Hartſinck, & tant d'autres qui n'attendent

que

que l'ordre pour ſignaler leur valeur. Bientôt vous allez voir l'Anglois, plus fier de votre humiliation, inventer de nouveaux mécontentemens pour s'emparer encore de vos navires; bientôt il exigera le ſubſide de vaiſſeaux que vous lui devez dans une guerre deffenſive: & ce n'eſt point ſans raiſons qu'il prétend avoir été attaqué par la fregate la Belle-Poule.

Mais, ſi nous irritons l'Anglois, notre commerce en ſouffrira, mais Amſterdam ſe depeuplera comme dans les dernieres guerres, mais les fonds conſiderables que nous avons en Angleterre . . . .

Vos fonds? quelle léſine! quoi! ce ſont des Hollandois qui ont préféré la mort à l'eſclavage, qui furent libres dans tous les tems, qui le furent même ſous les romains; ce ſont des Hollandois, qui s'humilient devant des agioteurs Anglois pour quelques miſérables déniers, le ſuperflu de leurs richeſſes! Ce ſont des citoyens, des republicains, des membres du Souverain, qui, parce qu'ils craignent une réduction pour les fonds qu'ils ont à la banque de Londres, conſeillent le deshonneur de la Nation? quelle mince idée! Je vous demande pardon, Monſieur le Député, ſi je parle mal; mais franchement je n'aime point les manigances, & j'aimerois mieux eprouver la banqueroute de tout mon magazin que de me relacher de l'épaiſſeur de l'ongle ſur les intérêts & l'honneur de ma patrie. Vos fonds ne periclitent point, ou l'Angleterre fera banqueroute à toute la terre. Or jugez ſi pour quelque millions qui vous appartiennent, & pour le plaiſir de vous faire enrager, l'Anglois detraqueroit une machine unique, l'admiration de l'univers. L'Anglois re-

viendra d'où il eſt parti ; c'eſt-à-dire à ſes trois royaumes ; mais il ſera encore grand dans ſa détreſſe : il a de grands fonds de reſſources & d'induſtrie ; & quand la machine de ſon crédit ſe detraqueroit, la perte que vous feriez eſt-elle à compenſer avec les avantages du commerce, que les François & les Americains vous offrent ? avec l'honneur de la Nation ? Conſultez le négociant ſur les affaires de Commerce ; la ville d'Amſterdam vous crie de protéger le ſien, de venger les inſultes faites à votre pavillon ; elle paye, & la ville d'Amſterdam ſait ce qu'il lui faut.

La puiſſance la plus formidable de l'Europe vous ouvre ſes ports, vous y rend libres comme ſes citoyens, qu'attendez vous de plus ? & combien votre commerce n'aura-t-il point à ſouffrir, combien les fonds que vous avez en France ne courent-ils point de riſques, ſi le Monarque qui vous préſente aujourd'huy ſon amitié, s'irrite de vos refus & vous abandonne à la diſcrétion d'un Allié perfide.

Je ne ſais pas d'avantage que les quatre regles de l'Arithmétique, la regle de trois, & tenir mes Livres à partie double ; mais il ne faut pas être plus grand calculateur pour appercevoir que les offres du Roi de France nous donnent plus d'avantage que tout ce que nous pourrions attendre d'une étroite alliance avec les Anglois. Je ſais que le benefice ſur les mâtures, agrès, &c. n'eſt pas conſidérable ; mais comme il eſt très-intéreſſant pour la marine Françoiſe ; il n'eſt point à douter qu'elle ne ſacrifie tout pour ſe procurer ces munitions, & que nous avons tout à craindre de ſon reſſentiment ſi nous refuſons de les lui fournir.

Quel bien avez-vous jamais retiré de vos chers

An-

Anglois? Ils ont resserré votre commerce autant qu'ils l'ont pû dans toutes les parties du monde où vous naviguez ensemble, & vous ne devez pas esperer qu'ils en étendent les bornes. La France au contraire ne nous distingue point de ses sujets, nous exempte de tous les droits auxquels l'etranger est assujetti, & les Americains nous attendent en frères. Certainement si le bon politique doit se ranger du parti du plus fort, le choix n'est pas douteux. C'en est fait de toutes les possessions de la Grande-Brétagne au Nouveau Monde, les Colonies-unies vont encore s'aggrandir du reste de ses débris; la France va prendre une revanche complette; l'Espagne & le Portugal ne resteront point en arrière.

Quelques uns tremblent pour nos Colonies; ils craignent que l'exemple des Americains ne soit contagieux; que leur République naissante ne soit un jour le fondement d'un nouvel empire. Certainement la succession des tems amenera cette revolution: mais ces tems sont encore éloignés, le lien qui nous unit avec nos possessions d'outremer est celui de la fraternité, qu'un gouvernement doux & la nécessité resserrent encore; nos Colonies nous doivent tout, & les Anglois devoient tout aux leurs; enfin quand l'empire d'Amerique engloberait toutes les possessions Européenes, l'origine des peuples, les besoins, l'avantage d'un commerce mutuel les rapprocheroient de nous, & l'on jouiroit d'une paix d'autant plus durable, que le voisinage n'exciteroit point de rivalité: notre commerce d'ailleurs bonifieroit peut-être d'avantage, quand, débarassés des soins de culture, d'entretien, de population, de Souveraineté, nous n'aurions plus

qu'à beneficier ſur les produits qui nous feroient envoyés, & ſur les marchandiſes que nous donnerions en echange.

D'autres craignent que l'accroiſſement de la Maiſon de Bourbon ne nous donne un voiſin dangereux: mauvaiſe combinaiſon, mal-aperçu. On me diſoit un jour, que Louïs XIV. avoit eu l'idée de démembrer nos Provinces; je n'ai jamais lû l'hiſtoire; mais je crois qu'il fut trop bon politique pour y avoir jamais penſé. C'eſt à notre conſtitution que nous devons notre ſplendeur; ſi nous vivions ſous une puiſſance monarchique, nous dechoirions bientôt, & notre pays, que l'etranger parcourt avec admiration & ſurpriſe, ne feroit bientôt qu'un miſérable marais habité par des grenouilles. Qu'étions-nous ſous la domination de l'Eſpagnol? & cependant l'Eſpagnol n'étoit pas notre Roi, nous avions nos franchiſes & nos immunités: que ferions-nous donc ſi nous étions ſoumis à un pouvoir arbitraire & illimité? Les puiſſances Européenes retirent des avantages de notre commerce, & la ſouveraineté de nos Provinces leur feroit un fardeau onéreux.

En admettant même un moment que la France eut le deſſein un jour de nous démembrer. lui reſiſter aujourd'huy c'eſt hâter notre ruïne. Piquée de nos refus, voyant ſes projets de commerce avortés, elle va tourner ſes vues du côté de la vengeance: Ignorez-vous ſes forces & ſes alliances? ignorez-vous qu'elle a ſur pied cent-mille hommes de troupes bien fraiches, bien braves, & qui murmurent en ſecret de voir que les marins ſont ſeuls à ſe couvrir de gloire? Croyez-vous pouvoir ſoutenir cet equilibre ſi vanté &

dont

dont tout le monde me parle? Ne connoiſſez-vous pas les prétentions du Roi de Pruſſe ſur la Gueldre-Hollandoiſe? Ne croyez-vous pas que l'Imperatrice-Reine ſeroit charmée de vous chaſſer de Namur, de Tournai, Menin, Warneton, Furne, Ypres & du Fort de Knokke? Ignorez-vous que vous n'avez plus de Barrière? Quels Alliés auriez-vous alors? vos Anglois? vous n'en ſeriez guéres mieux defendus; l'Eſpagne & le Portugal, juges des coups juſqu'à préſent, vous feroient repentir de vôtre préſomption: qui donc appelleriez-vous? les Electeurs? ils vous loueroient bien quelques ſoldats pour une campagne; mais bien-tôt, craignant pour eux-mêmes, ils n'auroient pas trop de leurs propres forces pour ſe protéger. Vous voyez de quelle maniére on rogne leurs prétentions, & il ſemble que le ſyſtême actuel eſt d'abolir tous ces petits potentats, dont la puiſſance paraſite ne ſert qu'à gréver les peuples. Eſt-ce de la Ruſſie que vous attendriez de l'aſſiſtance? vous l'imploreriez envain; l'idée de l'équilibre n'a été inventée que par les petits ſouverains, & l'Imperatrice des Ruſſies, qui régne ſur des pays immenſes, qui elle-même ſerait co-partageante, apprécieroit comme les autres l'équilibre que vous reclamez. Peut-être ſeriez-vous entendu du Dannemarck & de la Suéde; mais vous étes ſi eloignés, vos intérêts ſont ſi peu rapprochés, que, pour peu qu'on leur promit, dans le débordement général, la garantie de leurs domaines, ou qu'on leur accordât quelque indemnité, ils s'inquiéteroient peu de l'équilibre qui n'eſt qu'un mot inventé par la peur. Vos voiſins s'empareraient de ce qui ſeroit à leur convenance; les marchandes de modes feroient des bonnets à

l'é-

l'équilibre, & quinze jours après on n'en parleroit plus.

Vous avez choisi pour devise l'axiome le plus vrai (*res parvæ concordia crescunt*) Mais permetter moi, Monsieur le Député, d'avoir l'honneur de vous faire observer qu'il me semble que vous ne l'avez jamais tout à fait bien compris: car de tout tems vous avez reglé votre conduite sur un plan qui me paroit diamétralement opposé. Je ne puis vous cacher que c'est avec le plus grand etonnement que je vois la République subsister encore. Déchirée par des troubles intestins, attaquée par la France & l'Angleterre à la fois, harcelée de plus par deux Evêques Electeurs, elle a resisté, fait face à tout, fait une paix honorable. Et c'est cette République qui a mesuré ses forces contre les Puissances les plus formidables, c'est cette République que je vois plier honteusement devant un phantôme prêt à disparoitre! Non, ce n'est qu'à la crainte que l'on doit rapporter toutes les concessions désavantageuses que nous avons faites à nos voisins.

Le Hollandois est brave, & cette pusillanimité finira par émousser sa sensibilité & énerver son courage. La Nation n'est plus même, j'ose le dire, ce qu'elle étoit autrefois. Il faudroit pour aviver les ames Hollandoises que les Etats fissent publier dans leurs Provinces respectives un cathéchisme de l'histoire du pays; qu'il fût court, concis & que les faits y fussent rapprochés; qu'on y apprît les révolutions qui, dans chaque siécle, pour ainsi dire, ont donné une nouvelle face à nos Provinces; l'époque & l'accroissement de la République; qu'on y connût les ennemis de la liberté, leurs trames ambitieuses, les vues & l'histoire des citoyens vertueux, des vrais republicains. Ce ca-

thé-

thechisme feroit enfeigné à tous les enfans comme celui de leur religion: l'on en elagueroit toutes les branches de haine & de divifion qui ne font nullement dans l'efprit de Dieu: il ne feroit point permis aux Pafteurs de le commenter, paraphrafer, ni glofer. Alors le peuple, toujours phanatique, toujours emporté, connoitroit fes vrais intérets, les difcuteroit dans le befoin, & ceffant d'être la dupe des apparences, ne s'attacheroit plus au collier de la fervitude en criant à la liberté!

La Province de Hollande eft la plus confidérable de toutes, la plus ancienne, le chef-lieu, pour ainfi parler, celle dont la richeffe foutient le pays, celle fans qui la République cefferait d'être: & c'eft cette Province dont la voix, dans tous les tems, fut la moins accueillie, dont les priviléges ont été le plus fouvent offenfés. On a mutilé fes Miniftres, violé fes droits, contrequarré fes propofitions, & l'on fe refufe encore au voeu qu'elle fait aujourd'huy. Au nom de Dieu, Monfieur le Député, vous qui étes initié dans ces myftères, dites moi donc fi cette divifion tient à une politique d'Etat ou à la forme de l'adminiftration. La fouveraineté que chaque Provinc. s'arroge fur tout ce qui n'a point été concédé par le Traité d'Union; celle que les Etats-Généraux croient avoir exclufivement fur toutes les Provinces, me femble avoir été la pomme de difcorde. Ce point mal entendu, mal difcuté, a couté la vie à de genereux citoyens; oublions ces malheurs, & puiffions-nous ne voir jamais renouveller ces fcenes d'horreur, dont la honte s'imprime fur le front des defcendans!

Ne concluez cependant pas, Monfieur, de tout ce que je viens de dire, que je veuille la guerre avec

avec l'Angleterre. Non, en bon marchand, je ne desire que de profiter des avantages qui se présentent; en bon chretien, que nous traitions les Americains, comme nous avons été charmés que l'on en usât avec nous quand nous etions dans une crise semblable; en hommes libres, que nous sortions de l'état d'oppression où les Anglois nous retiennent; en braves gens, que nous fassions respecter notre pavillon, & que nous opposions la force à la force; & surtout en honnêtes gens, que nous ne souffrions pas que l'on porte atteinte à des Traités dont la validité a été jurée solemnellement, dont l'Angleterre elle-même a dirigé les articles, dont elle a profité dans les dernières guerres. L'honneur, le devoir, notre sureté, tout nous engage à ne point souffrir une infraction aussi humiliante pour la Nation, que désavantageuse à son commerce.

Voila, Monsieur le Député, les idées d'un citoyen obscur, puisque vous avez voulu sonder en moi les sentimens du peuple; idées dont peut-être vous ne ferez pas grand profit. Enfin, je raisonne, comme je peux, le soir au sein de ma petite famille, quand j'ai travaillé tout le jour. Je vends mon drap à dix pour cent de bénéfice; je fais crédit le moins possible, je donne aux pauvres, je respecte Dieu, je déteste l'oppression, je cheris l'honneur, j'aime la patrie, & surtout la liberté plus que ma vie. Pardonnez la liberté que j'ai prise, je serois indigne de votre confience si j'en eusse agi autrement. Soyez persuadé des sentimens de votre &c.